



Haifaa Al Mansour fait son cinéma là où il n'y en a pas
Page E 6



Le récit de la journaliste **Nathalie Blaquière** au Congo
Page E 8

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 27 ET DIMANCHE 28 JUILLET 2013

Pow-wow et hip-hop fument le calumet de la paix



PHOTO PAT BOLDUC

DJ NDN,
DJ Shub
et Bear
Witness

Vibrer au rouge

Osheaga roule désormais sur l'autoroute des grands festivals de musique. À l'affiche : Beck, Mumford and Sons, The Cure, The Lumineers et **A Tribe Called Red**.

PHILIPPE PAPINEAU

Les astres semblent s'aligner pour les trois membres d'A Tribe Called Red. Les spectacles s'enchaînent — près de 15 dans le prochain mois — et leur dernier disque, *Nation II Nation*, a reçu plusieurs éloges, se hissant même parmi les 10 finalistes du prix Polaris récompensant le meilleur album canadien.

C'est certainement une question de rythmes. De battements de tambours, pourrait-on dire, de pulsations cardiaques, même, qui semblent réunir les fans de plus en plus nombreux d'A Tribe Called Red (ATCR). C'est que le collectif composé de DJ NDN (lire *indian*), de DJ Shub et de Bear Witness

agence des sonorités hip-hop et électroniques très modernes à la musique traditionnelle de ces trois autochtones qui ont grandi dans la région d'Ottawa.

Le choc est fascinant, et étonnamment cohérent. Du *beat*, c'est du *beat*, qu'il soit issu d'un ordinateur ou d'une peau

tendue. Et de la tension, c'est de la tension, qu'elle soit générée par un son modulé ou par des chants tribaux. Et selon ce que raconte Bear Witness, la réponse est assez constante partout où le groupe passe. « Les gens reçoivent le beat avec le même plaisir, peu

importe où on est dans le pays et même peu importe dans quel pays on est. On voit les mêmes réactions. »

Il y a peu d'exemples de groupes musicaux équivalents à ce trio qui dit faire du « pow wow-step », un clin d'œil au dubstep. Au Québec, il y a bien le rappeur Samian qui mélange les cultures, mais là où ce dernier raconte sa réalité, ATCR provoque davantage par le son, en intégrant les tambours, les cris, les pièces traditionnelles...

« Ça commencé en 2007, avec DJ NDN et moi-même; on s'est réunis pour un party destiné à la communauté autochtone, quelque chose qui ne s'était pas vraiment fait avant dans notre ville, raconte Bear Witness. Et tout de suite

VOIR PAGE E 2 : ROUGE

À huit ans seulement, Osheaga joue dans la cour des grands festivals de musique. L'événement, qui se déroule du 2 au 4 août au parc Jean-Drapeau, affiche déjà complet samedi et dimanche, aidé par une programmation jonglant avec les gros noms de la pop et les artistes indies du moment. Les festivaliers pourront y entendre Beck, Mumford and Sons, The Cure, The Lumineers autant qu'Alt-J, We Are Wolves et Father John Misty. Parmi les groupes à l'affiche, *Le Devoir* a décidé de vous présenter A Tribe Called Red, un trio d'Ottawa qui a le vent dans les voiles avec sa musique croisant le hip-hop et l'électro avec les airs traditionnels autochtones.



TROIS KILOMÈTRES DE SENTIERS...
OEUVRES D'ART EN FORÊT...

TERRITOIRE ART-NATURE
LES JARDINS DU
PRÉCAMBRIEN

PROGRAMMATION MULTIDISCIPLINAIRE...
LIEU UNIQUE À DÉCOUVRIR ...



OUVERT 7 JOURS/SEMAINE
du 6 juillet au 18 août
de 10 h à 18 h

SAMEDIS ET DIMANCHES
du 24 août au 20 octobre
de 10 h à 17 h

LA SONORITÉ DES MOTS

27 juillet : ART & THÉÂTRE avec Alexis Martin
3 août : ART & LITTÉRATURE avec Yolande Villemaire

10 août : ART & LITTÉRATURE JEUNESSE avec Gilles Tibo
17 août : GÉOPOÉTIQUE avec Jean Morisset et Normand Guilbeault

www.jardinsduprecambrien.com

819 322-7167 ou 1 877 858-1222

LIEUX
2013

CULTURE › MUSIQUE

19^e FESTIVAL MÉMOIRE ET RACINES

Solas, une histoire d'immigration

YVES BERNARD

Solas, le groupe irlandais-américain le plus célèbre de la planète, s'arrête à Mémoire et Racines en fin de semaine. Ce samedi, il se produit sur la grande scène avec les McDades, Ma Cômère et Réveillons!, alors que dimanche on le retrouve dans le contexte plus intime du Cornet acoustique. Un très bon coup de cet excellent festival.

Sous la direction du multi-instrumentiste Seamus Egan, Solas a fait paraître cette année *Shamrock City*, un onzième disque en dix-sept ans. L'album, qui est l'un des meilleurs du groupe de Philadelphie, marque un tournant: pour la première fois, on se lance dans un concept à la fois historique et personnel. *Shamrock City* raconte l'histoire bien réelle de Michael Conway, un arrière-grand-oncle de Seamus Egan. En 1910, à l'âge de 19 ans, il quitte l'Irlande pour la ville minière de Butte, dans le Montana. Six ans plus tard, il meurt assassiné. Est-ce que la police a quelque chose à voir dans ce décès? Certains l'avancent.

«J'ai mijoté ce projet durant dix ans, explique Seamus Egan, joint par téléphone. En fait, je n'ai jamais pensé que ça deviendrait un album, mais avec le temps, je me suis rendu compte que ce qui était au départ une histoire personnelle et familiale pouvait contribuer à la connaissance d'une partie de l'histoire américaine. Cette histoire pourrait être celle des immigrants de partout, pas seulement celle des Irlandais. C'est celle d'un homme qui prend la décision de faire son chemin dans une terre inhospitalière.»

Le spectacle de *Shamrock City* comporte une partie visuelle comprenant photos et films d'archives. À cela s'ajoute *Tell Your Story*, un volet interactif qui permet aux gens de conter leur

propre histoire. Seamus Egan raconte: «On recueille les témoignages qui seront intégrés à un film que nous réaliserons autour de *Shamrock City*. Les gens partagent facilement l'histoire d'une grand-mère ou d'un arrière-grand-père qui a émigré. Ces histoires sont remarquables, mais fondamentalement, elles sont toutes la même. Certaines, comme la nôtre, n'ont pas une fin heureuse, mais dans tous les cas, elles renferment un héritage.»

Né en Pennsylvanie, Egan a grandi en Irlande avant de revenir à Philadelphie. Il a par la suite fondé Solas au milieu des années 1990. À ses débuts, le groupe était beaucoup plus proche de la tradition irlandaise. «À ce moment-là, on se rencontrait et on jouait spontanément, dit le leader. Puis, à partir du disque *The Words that Remain*, paru en 1998, on a commencé à sortir de notre tradition celtique en reprenant *Woodie Guthrie*. Avec le temps, on a interprété *Waits*, *Springsteen* et *Dylan*, en plus de marier de plus en plus la musique irlandaise avec le matériel traditionnel américain.»

Shamrock City va dans ce sens. À l'aide d'archives sonores, le groupe tente de découvrir et de mélanger des musiques vivantes au début du XX^e siècle. Si l'âme irlandaise est très présente, rien n'est ici complètement traditionnel: de la ballade historique originale, des passages instrumentaux très denses, des ponctions de country blues, des arrangements de cordes plus classiques, de la valse folkeuse, du swing sur des claquements rythmiques et du reel adoucissant dans l'esprit contemporain. À cela s'ajoutent des invités, et non les moindres, parmi lesquels la violoncelliste montréalaise Natalie Haas, le bassiste Trevor Hutchinson de Lunasa, les chanteuses Rhiannon Giddens de Carolina Chocolate Drops et Aoife O'Donovan de Crooked Still, en plus de Dick Gaughan le



FESTIVAL MÉMOIRE ET RACINES

Le dernier album du groupe Solas marque un tournant s'inscrivant dans un concept à la fois historique et personnel.

grand frère de tous.

Pour le festival Mémoire et Racines, Solas a adapté le spectacle de *Shamrock City* pour les scènes extérieures sans les archives visuelles, mais avec plusieurs pièces de l'album et quelques classiques.

Collaborateur
Le Devoir

SOLAS

Samedi 27 juillet sur la scène Gilles-Cantin avec les McDades, Ma Cômère et Réveillons! à compter de 19 h.

Dimanche 28 juillet au Cornet acoustique à 16 h. Au parc Saint-Jean-Bosco à Saint-Charles-Borromée.

Renseignements: 450 752-6798,
<http://memoireracines.org/>

ROUGE

SUITE DE LA PAGE E 1

ça a été un grand succès, on a attiré plein de gens qu'on ne connaissait pas nécessairement,

et il y a eu une vraie réaction. C'est quelque chose qu'on n'a pas pu arrêter de faire après.»

Un outil pour éduquer

Au fil des concerts, ATCR a élargi son public d'abord autochtone, mais continue de créer d'abord pour ses sembla-

bles, même si la «discussion» est ouverte à tous. «La plupart des choses que l'on fait n'ont pas changé depuis le début, mais le message que l'on véhicule change selon notre public, il est perçu différemment et a une autre portée selon qui écoute», explique Bear Witness, de son

vrai nom Ehren Thomas.

Unis et aussi divisés par les tambours? Quand ATCR joue pour la communauté autochtone, sa musique évoque quelque chose qui est à l'intérieur de leur culture, qui les représente. «Et ça, c'est nouveau, d'avoir quelque chose qui parle d'eux dans la culture populaire. Alors, quand on joue pour eux, on crée de la fierté. La fierté de ce qu'on est, de notre culture, à travers la musique.»

Et quand le trio se présente devant un public non autochtone? «Il y a quelque chose qui est plus proche de l'éducation, on peut montrer quelque chose aux gens, dans un environnement où ils ne s'attendent pas nécessairement à être éduqués, ou «challengés»: dans un party où ça danse! C'est une discussion qui n'est pas simple à mener de nation à nation, mais je pense qu'il y a un moyen de créer une certaine compréhension mutuelle à travers la musique. Pas d'un point de vue verbal; on parle de feelings, mais ça devient un outil très puissant.»

Inévitable politique

Selon Bear Witness, l'album *Nation II Nation* a été créé de

manière plus cohérente que le premier disque du groupe. «On s'est assis ensemble pour réfléchir à ce qu'on voulait. Et pendant l'enregistrement, les trucs se sont précipités avec *Idle No More*, à Ottawa spécialement. Il y avait beaucoup d'action, la ville bougeait, et il y a cette énergie qu'on retrouve sur le disque.»

La politique? A Tribe Called Red — un clin d'œil croisé aux pow-wow, à la roue médecine et au mythique groupe A Tribe Called Quest — ne peut faire autrement que d'en porter la croix. Dans le livret de son disque, le groupe écrit d'ailleurs: «en tant que membres des Premières Nations, tout ce qu'on fait est politique.»

«C'est pas une route facile, assure Bear Witness. Déjà qu'être musicien ce n'est pas simple, on ajoute ça par-dessus. Oui, ça peut être un fardeau, assurément. Y'a des jours où je souhaiterais qu'on fasse juste de la musique pour faire danser les gens, et c'est tout. Mais on ne vit pas à une époque où, comme autochtones, on a ce luxe. Il n'y a pas beaucoup d'occasions de parler de ces enjeux-là, alors c'est un défi de pousser

Quelques incontournables à Osheaga

Vendredi 2 août

16h15: Alt-J
19h10: Caféine
19h45: Phoenix
20h45: The Cure

Samedi 3 août

16h30: Loud Lary Ajut
18h05: Mackelmore & Ryan Lewis
20h30: We Are Wolves
21h05: Beck

Dimanche 4 août

14h15: Frightened Rabbit
18h50: Father John Misty
19h15: Hollerado
21h15: Mumford and Sons

les frontières. Ne pas essayer de combattre les images négatives sur les autochtones, ça serait non seulement irresponsable, mais aussi irrespectueux pour ceux dans notre communauté qui nous appuient.»

La musique reste bien sûr au cœur de la vie des trois membres du groupe. La tournée de *Nation II Nation* est loin d'être terminée, mais déjà Bear Witness a des plans pour le groupe. «Notre prochain but, et ça va être un gros pas vers l'avant pour nous, c'est d'intégrer d'autres artistes dans nos pièces, de faire un album plus collaboratif, avec des gens autochtones ou pas, des rappeurs, des chanteurs, des musiciens de toutes sortes.»

Le Devoir

À voir à Osheaga, le vendredi 2 août à 21h45, sur la scène Pknic électronique

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE FORGET

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

DU 15 JUIN AU 25 AOÛT 2013

SÉRIE VIRTUOSES SANS FRONTIÈRES

VENDREDI 2 AOÛT 20 H
Cordes virtuoses!
Pasquier, Sulem, Bertrand

ROCHE ESPACE MUSIQUE
88.9 91.5 95.3

SÉRIE ORCHESTRES GRANDEUR NATURE

SAMEDI 3 AOÛT 20 H
OSQ | Fabien Gabel, chef d'orchestre
Antoine Tamestit, alto

Bell

SÉRIE LES GRANDS RENDEZ-VOUS

DIMANCHE 4 AOÛT 15 H
André Laplante, piano

LES BRUNCHES-MUSIQUE CASINO CHARLEVOIX

Tous les dimanches de l'été!
Du 9 juin au 1^{er} septembre

Antoine Tamestit

André Laplante

Programmation complète
domaineforget.com
1.888.DFORGET

Suivez-nous sur

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Québec Municipalité de Saint-Jérôme



SOURCE A TRIBE CALLED RED

Les trois artistes considèrent qu'en tant que membres des Premières Nations leurs gestes sont politiques.

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL DE Lanaudière

Le plus grand festival de musique classique au Canada

13 juillet au 11 août 2013

en collaboration avec

LA PRESSE

RONALD BRAUTIGAM ET LES VIOLONS DU ROY

Samedi 27 juillet / 20 h
LES VIOLONS DU ROY
Bernard LABADIE, direction

Ronald BRAUTIGAM, piano
Programme : MOZART,
BEETHOVEN, HAYDN

Pour le programme complet: lanaudiere.org 1 800-561-4343

Desjardins SAO CHARTWELL YAMAHA Québec Canada Joliette

CULTURE › MUSIQUE

MUSIQUE CLASSIQUE

Bernard Labadie fuit le danger du confort

CHRISTOPHE HUSS

Coup de tonnerre dans l'été musical québécois : l'annonce, début juillet, du départ de Bernard Labadie de la direction musicale des Violons du Roy, un ensemble qu'il a fondé il y a 29 ans. Le chef a été fort économe de ses paroles, ne souhaitant s'exprimer que dans le cadre d'entrevues de fond — une pour la radio et deux pour la presse écrite, dont celle-ci que nous publions alors que le chef dirigera ce samedi soir, à l'Amphithéâtre Fernand-Lindsay de Lanaudière, des œuvres de Haydn, de Mozart et de Beethoven.

Les Violons du Roy vont devoir entamer très prochainement leur première recherche d'un directeur musical. Bernard Labadie sera observateur et non acteur de ce processus.

« Je ne veux pas donner l'impression de nommer un dauphin, car ce que l'organisation va vivre, c'est la dernière étape de la fondation d'une institution. Or une institution doit être capable de penser par elle-même. »

La réflexion du type « qui sommes-nous? d'où venons-nous? où allons-nous? » de la part de l'institution sera cruciale.

S'il ne fera pas partie d'un comité de sélection, Bernard Labadie répondra « avec plaisir » aux questions de ce dernier. « Je ne pense pas qu'il existe un seul profil », lâche-t-il simplement au sujet de son successeur. Mais une chose est sûre : le positionnement d'orchestre historiquement informé jouant sur instruments modernes est une grande idée pionnière à ne pas abandonner. Ce serait une grave erreur que Les Violons du Roy deviennent un orchestre de chambre lambda.

Le processus de réflexion sur la pérennisation des Violons du Roy grandit depuis des années, passant « à la vitesse grand V » — selon l'aveu du chef au *Devoir* — depuis trois ans. Parmi les facteurs qui ont déterminé le moment de la décision et de son annonce, le chef cite la « stabilité financière et administrative » et le fait que « la réputation artistique de l'ensemble est au plus haut », une réputation acquise auprès du public, des critiques et des partenaires internationaux. Aux yeux de Bernard Labadie, il était primordial de faire un tel choix au moment où sa « relation avec l'organisation, et en particulier les musiciens, est encore à son meilleur. »

L'ombre portée

Le schéma établi laisse à l'institution le temps de chercher ce successeur. Labadie ga-

rantit 12 à 13 semaines de présence dans les saisons 14-15 et 15-16, dont il assurera les tournées. Le gouvernail artistique sera bien tenu, alors qu'une moitié des saisons de Québec et de Montréal permettra à l'orchestre d'auditionner des candidats potentiels.

A terme, Labadie compte garder un pied dans l'institution en préservant dans son giron — à titre de directeur musical de la Chapelle de Québec et de chef fondateur des Violons du Roy — les concerts avec chœur : « *Au strict minimum, à terme, il va rester ces deux grands projets annuels, qui sont des piliers de la programmation. Peut-être que ce sera davantage. Je le souhaite, mais je ne peux présumer ce que sera la réflexion de l'équipe.* »

Sa préoccupation avec la Chapelle est de « garder le niveau actuel très élevé et de conserver une masse critique de travail ». Pérennité et qualité sont des éléments bien fragiles pour un groupe qui se voit deux ou trois fois par an, alors que l'orchestre travaille déjà plus de la moitié de ses 34 semaines d'activité sans son directeur musical, selon « une éthique, un son, un niveau et des habitudes de travail » bien codifiés. « L'orchestre en tant qu'instrument existe tout à fait en dehors de moi, ce dont je suis très fier en tant que fondateur. »

En se réservant les projets choraux, Bernard Labadie se garde la cerise sur le gâteau ; celle-là même qui motive le plus les chefs

C'est vrai, Bernard Labadie reconnaît que le « lâcher prise » sera crucial. « Il y a un danger que mon ombre soit écrasante et ce serait absurde si je n'étais pas très sensible à cette question-là. Il n'y aurait aucun intérêt de prendre la présente décision pour ensuite annihiler les chances de succès de l'opération. »

En se réservant les projets choraux, Bernard Labadie se garde la cerise sur le gâteau, celle-là même qui motive le plus les chefs.

Il ne pense pas que la chose découragera les candidats potentiels, mais reconnaît que « cela orientera spécifiquement la recherche vers un chef qui travaillera avec l'orchestre », considérant dans un même souffle que « Les Violons du Roy comme institution orchestrale, dans l'état dans lequel ils sont en ce moment, c'est une proposition extrêmement intéressante pour un musicien ».

La vie après les Violons

Le temps dégage va-t-il permettre à Bernard Labadie de donner un coup d'accélérateur à sa carrière de chef invité ou de prendre un peu plus de temps pour lui? « J'ai travaillé à un rythme infernal depuis cinq ans. Je dirige deux ou trois des top-5 américains chaque année et suis sur la route cinq ou six mois par année. J'ai besoin de temps non pour lever le pied, mais pour



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le chef Bernard Labadie compte prendre du temps pour réfléchir à la suite de sa carrière.

réfléchir et repenser des choses. »

Labadie abandonne donc sa sécurité d'emploi à Québec. « L'insécurité d'emploi dans laquelle je me mets à 50 ans est artistiquement nécessaire, car le confort est un danger. J'arrive à un moment où se présentent plein d'options très confortables, dans lesquelles je n'ai pas envie de m'enliser. J'ai envie de me mettre dans une situation où je vais devoir être sur la ligne de feu, y compris avec Les Violons du Roy. »

Outre la carrière de chef symphonique invité, parmi les débouchés il y a aussi l'opéra, que Bernard Labadie a abandonné depuis 2006. Pour cela, il faudra que de nouvelles portes s'ouvrent en Europe. « Mon marché, c'était l'Amérique, mais dans mon répertoire les choses sont mal barrées. Mozart ou Haendel en quatre répétitions dans des salles de 3000 places, c'est impossible. »

Le développement du chœur est une avenue pour le moins complexe. D'une part, c'est impossible, syndicalement, auprès des orchestres qui ont leur propre chœur (Chicago, Cleveland, Atlanta, etc.). D'autre part, les coûts élevés de ces productions ont déjà anéanti plusieurs projets, notamment à New York. « Il y a cinq ans, j'aurais répondu différemment, mais dans la

situation économique actuelle, au vu de l'expérience, je doute fort d'un grand développement », analyse Labadie.

Bernard Labadie précise qu'il n'est pas en négociation pour un autre poste. Il voit cependant s'ouvrir devant lui une voie inattendue. Il compte fermement développer ses collaborations avec les grands ensembles jouant sur instruments d'époque. « C'est une façon d'aller chercher, a posteriori, ce qui boucle la boucle! » Labadie, qui dirigera prochainement l'English Concert, a d'ores et déjà une relation de chef invité régulier de l'Academy of Ancient Music et des projets pour les deux prochaines saisons avec cet orchestre qu'il juge « exceptionnel ». Assurément, à terme, la consécration personnelle de la soixantaine passera par l'Europe.

Bernard Labadie assumera la direction musicale des Violons du Roy lors de la saison 2013-2014 puis troquera, à partir de 2014-2015, ce titre pour celui de « chef fondateur ». Il restera parallèlement directeur musical de la Chapelle de Québec, le chœur associé aux Violons du Roy, qui se réunit deux ou trois fois par saison pour de grands projets choraux.

Le Devoir

Arthur H, entre les îles de la Madeleine et Montréal

C'est au Québec qu'Arthur H concocte une bonne part de son nouvel album. Entre les îles de la Madeleine et Montréal. Il en profite pour donner une poignée de spectacles intimistes, seul avec son piano. Pour un concert dans l'esprit de l'album *Mystic Rumba*, enrichi des chansons de son dernier cru, *Baba Love*.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Si Arthur H revient souvent au Québec donner des spectacles, cette fois il compte y écrire et y réaliser en partie son prochain album. L'invitation lancée par les Pas perdus, mythique petite salle de spectacle des îles de la Madeleine où il se produira les 4 et 6 août, lui a donné le meilleur prétexte — et contexte — pour se mettre à l'écriture.

« On m'a beaucoup parlé de cet endroit et j'avais très envie de le découvrir. Comme je suis en train de préparer mon prochain album, je me suis dit : c'est l'endroit idéal pour l'écrire », raconte celui qui ira s'enfermer quelques jours dans une petite maison colorée dominant la mer.

Quelques autres dates se sont greffées aux spectacles madelinots. Le premier point de chute de cette petite tournée informelle, le Centre Phi à Montréal, n'a rien d'innocent puisque l'auteur-compositeur souhaite y enregistrer une partie de son nouvel opus l'hiver prochain, à la suite d'une première séance à Paris. Les installations multifonctionnelles du lieu lui permettraient du coup d'inviter le public à participer au processus.

« J'aimerais proposer aux gens d'assister à l'enregistrement du disque comme une performance, pour qu'ils voient le côté laborieux, ennuyeux et tout d'un coup fantastique de faire un album, le morceau complètement désossé mais qui a aussi en germe toute son âme et sa force, confie-t-il au bout du fil de sa voix éraillée et langoureuse. Les gens n'ont habituellement que le produit final, tout lissé, bien mixé et tout. Je voudrais qu'ils mettent aussi la tête

dans le moteur. »

Et Montréal incarne pour lui ce lieu où tout est possible : « une ville qui respire, qui est libre, avec tous ces musiciens géniaux, son milieu tout mélangé, anglo, franco. »

L'aventure solo

Depuis son album de 1990, le fils de Jacques Higelin s'est inventé une poésie bien à lui, à cheval sur l'héritage de Gainsbourg et les récits bizarres de Tom Waits. Ses orchestrations un peu déjantées, entre jazz et rock, rappellent son admiration pour Portishead.

Après la folle tournée de *Baba Love* paru en 2012, Arthur H est ravi de revenir au noyau dur de sa musique, en solo, pour la décliner où et comme ça lui plaît. Cet esprit à la fois introspectif et extatique est propre à l'album *Mystic Rumba* (2010), où il revisitait, seul au piano, ses vingt ans de carrière. Cet album s'est muté en une forme de concert primitif et salutaire, où il se retrouve et s'éclate.

« *Mystic Rumba, je le ferais toute ma vie*, dit-il. *Dès que je suis libre, que je ne suis pas en tournée, je pars à l'aventure avec Mystic Rumba. C'est un moment où je me sens libre, où il n'y a aucune contrainte, où je peux avoir un rapport très cru et direct avec le public. Pour Baba Love, on a fait les gros festivals en France, devant 10 000, 150 000 personnes avec une énergie très électro-rock. Ça fait du bien de retrouver un univers avec plus de dynamiques, avec du silence et des respirations.* »

Et le piano incarne bien pour lui cet état musical brut qu'il avait déjà tâté en mode soliloque en 2002 dans *Piano solo*. « Depuis j'ai posé les



EMMAPIC

Depuis 1990, Arthur H s'est inventé une poésie bien à lui, un mélange de l'héritage de Gainsbourg et des récits de Tom Waits.

mains sur un clavier à 13 ans, j'ai senti une espèce d'osmose. C'était comme un animal sauvage qui acceptait d'être dompté. »

Dans son spectacle intimiste intitulé *Mystic Rumba Experience*, il fait à nouveau corps avec le clavier pour mieux dépolluer ses chansons et retrouver leur essence. On retrouvera donc des titres des albums *Négresse blanche* à *Baba Love*, qu'il a grattés jusqu'à

l'os. « Mes chansons redeviennent toutes nues, toutes fraîches, toutes neuves ; elles sortent du bain, explique-t-il. Il n'y a plus que moi, mon piano, les mots. J'aime bien vivre des moments comme ça où on revient à un instant un peu originel, où il y a plus de vide que de plein, où il peut se passer un peu n'importe quoi. Et d'ailleurs, il se passe n'importe quoi. »

Le Devoir

Arthur H en tournée québécoise

1^{er} août : Centre Phi, Montréal
4 et 6 août : Pas perdus, Cap-aux-Meules
12 août : Salle André-Mathieu, Laval

13 août : Théâtre Petit-Champlain, Québec
14 août : Bistrot de l'Anse, L'Anse-Saint-Jean
16 août : Auberge Petite-Nation, Saint-André-Avellin

Hydro Québec présente

10^e FESTIVAL D'ART VOCAL DE MONTRÉAL

INSTITUT CANADIEN D'ART VOCAL ICAV

UN ÉVÉNEMENT UNIQUE À MONTRÉAL POUR LES AMOUREUX DE L'ART LYRIQUE ET DE L'OPÉRA

10 ÉVÉNEMENTS Du 31 juillet au 17 août 2013

2 CONCERTS EXCEPTIONNELS SALLE BOURGIE, Musée des Beaux-Arts NOUVEAU

15 août, 7:30 pm

L'ENFANT ET LES SORTILÈGES Maurice Ravel (version de chambre)
LE BAL MASQUÉ Francis Poulenc
CHANSONS MADÉCASSES Maurice Ravel
Directeur musical : Paul Nadler / Metteur en scène : Joshua Major
Avec des musiciens de l'Orchestre Métropolitain

17 août, 7:30 pm

CONCERT GALA avec les 40 chanteurs du programme 2013 de l'ICAV

6 CLASSES DE MAÎTRE

SALLE TANNA SCHULICH Université McGill

2 août, 7:30 pm

PATRICIA RACETTE

SALLE SERGE-GARANT Université de Montréal

31 juillet et 5 août, 7:30 pm

JOAN DORNEMANN

7 août, 7:30 pm

CLAUDE WEBSTER

8 août, 7:30 pm

JOSHUA MAJOR

9 août, 7:30 pm

MICHEL SÉNÉCHAL

2 CONCERTS DE CHANT SALLE SERGE-GARANT, Université de Montréal

3 août, 7:30 pm

LA VOIX EST JUSTE!

10 août, 7:30 pm

LIEDER ET MÉLODIES

www.festivaloperamontreal.ca

Tarif UdeM : 10 \$
Tarifs Salle Bourgie : 15 à 25 \$

Laissez-passer intégral : 100 \$
Billetterie : www.admission.com
514-790-1245

Université de Montréal

MAI

ICAV

99.5

RBC

Merce and Bernard Stotland Family Foundation

COPAF

FONDAZIONE

OPERA

CULTURE › DE VISU



L'exposition s'ouvre avec éclat sur une tête surdimensionnée en plâtre et en cire rouge, *Le grand écorché* (2012) de Louis Fortier. L'œuvre a été présentée une première fois à la galerie d'art d'Outremont.



Écllosion (2012), œuvre tirée de l'installation *Ce n'est que cela, et rien de plus* de Myriam Laplante.

PHOTOS SOURCE CENTRE PHI

Fenêtre secondaire, grande vitrine

La galerie Donald Browne embrasse large avec son occupation du Centre Phi

POP-UP!

Une exposition de la galerie Donald Browne, Centre Phi, 407, rue Saint-Pierre, jusqu'au 24 août.

JÉRÔME DELGADO

La galerie Donald Browne, une des plus petites de l'édifice Belgo, a trouvé le moyen d'augmenter sa superficie: ré-apparaître ailleurs. Selon le principe du pop-up, cette fenêtre secondaire qui s'ouvre sans prévenir sur le Web, la galerie s'offre depuis le mois de mai une des vitrines les plus branchées en ville: le Centre Phi, situé dans le Vieux-Montréal.

Inaugurée à la fin de juin, l'exposition intitulée *Pop-up* ne fait pas dans la demi-mesure. Cette nouvelle expo, la seconde dans ces lieux pour la galerie Donald Browne, constitue une véritable fenêtre publicitaire. On peut y voir les œuvres d'une vingtaine d'artistes, en majorité de ceux

qui défend la galerie du Belgo.

Sur le fond, cette *Pop-up* n'a que l'apparence d'une autre expo d'été, à prendre à la légère: un collage d'univers disparates, un mélange d'œuvres plus ou moins récentes extirpées du fonds de la galerie, avec un esprit pop pour animer le tout. Or il est vite évident, pour qui circule parmi la soixantaine de pièces exposées dans cette exposition, que la légèreté estivale a, ici, son intérêt. La dissemblance apparente possède sa cohérence.

La répétition d'un geste, ou d'un motif, l'œuvre en série et un penchant pour le portrait, et plus spécifiquement l'autoportrait, parsèment ce parcours qui étonne par la richesse de ses propositions.

L'expo s'ouvre avec éclat sur une tête surdimensionnée en plâtre et en cire rouge, sculpture de Louis Fortier. Dévoilé en 2012 à la Galerie d'art d'Outremont, *Le grand écorché* repose au sol, sur le côté, comme si ce buste venait de tomber de

son socle. Trop grande pour être vraie, même en sculpture, cette tête offre toute une image sur le statut de l'art et la condition d'artiste. Un jour solide, le lendemain à terre.

Connu pour ses faciès qu'il tire d'un moule de son propre visage, Fortier a fait cette fois de sa main le motif de son travail. Il a moulé et reproduit ses

La répétition d'un geste, ou d'un motif, l'œuvre en série et un penchant pour le portrait parsèment ce parcours

doigts en quantité, comme s'il devait fabriquer une multitude de gants. Amassées, collées les unes sur les autres, les mains dessinent, littéralement, une tête qui a de quoi épater. Mais à la différence de Ron Mueck et de ses personnages hyperréalistes, Louis Fortier ne cherche pas le trompe-l'œil. Son approche unique ne

dénonce pas tant la réplique et le clonage qu'elle en appelle à l'authenticité de l'expression.

La question des identités, et en particulier de l'identité artistique, est centrale dans cette exposition organisée autour de mosaïques d'œuvres. Au mur voisin du *Grand écorché*, plusieurs des propositions baignent dans l'ambiguïté, entre la métaphore de Suzy Lake — la fleur dans *Beauty at the End of the Season #12* (2004), une photo à la verticale comme ses autoportraits en pied — et le camouflage auquel se prête

Emanuel Licha, chemise rose et cagoule zapatiste sur la tête. Sa photo, tirée de sa série *War Tourist* (2005), le place sur un piédestal bien fragile, entre la dénonciation d'une mode et la récupération de celle-ci à son propre bénéfice.

Parmi les autres rapprochements heureux, soulignons les autofictions photographiques

de Raymonde April et les images de mouchoirs de la série *Lacrimosa* de Sorel Cohen. Les deux documentent l'intimité, parlent de confiance, que celle-ci se fasse devant la caméra ou au cabinet de la psy, là où Cohen a puisé sa matière.

La photographie, très présente dans ce *Pop-up*, semble un dada chez Donald Browne. Gabriel Coutu-Dumont et Lynn Marsh, qui s'intéressent aux côtés de l'industrie du spectacle, cohabitent parmi d'autres artistes, alors que Shari Hatt, figure par excellence du travestissement et de la performance photographique, bénéficie d'un mur à lui tout seul. Il faut dire que sa série *Liberace's Closet* (2002) est emblématique de l'apparat derrière la recherche des nouvelles identités artistiques. Ces mannequins en luxueuse tenue n'ont pas la portée politique des sculptures de Yinka Shonibare, artiste britannique qui dénonce le colonialisme, mais ils jouent sur le même

plaisir du leurre.

La sculpture est l'autre dominante de l'expo. Déjà, avec Louis Fortier, elle se faisait incontournable. Avec les œuvres fortes en simulacres et en répétitions de Valérie Kolakis, de Laura Santini, de John Francis et de Myriam Laplante, elle donne du poids à l'ensemble. Elle met en question la valeur de l'objet et nous pousse parfois dans un beau dédale d'images et de sens. C'est ce que réussit notamment l'installation de Laplante, ancrée des deux côtés d'un mur et dotée à elle seule de sept œuvres.

L'exposition intègre aussi des artistes du dessin (dont Jim Holyoak et Mark Igliortte) et de la peinture (Paul Bureau, Christine Major), preuve que l'œil du galeriste zieute tout. Cette *Pop-up*, impossible à monter dans l'espace du Belgo, s'avère une vraie grande vitrine.

Collaborateur
Le Devoir



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONT-SAINT-HILAIRE

À Mont-Saint-Hilaire, une exposition est consacrée à la période

La peinture new-yorkaise de Borduas

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire pose un regard inédit sur l'œuvre de Paul-Émile Borduas, qui est au cœur de sa mission. Son exposition estivale s'attarde à la période new-yorkaise de l'artiste né à Mont-Saint-Hilaire. Une

étape moins connue que son exil parisien ou ses débuts à Montréal.

Paul-Émile Borduas s'installe à New York de 1953 à 1955 dans la foulée de la parution du manifeste *Refus global*, avant de s'exiler en France. Certains tableaux qu'il a peints pendant ce séjour sont

réunis au musée de la Rivière-Sud, grâce à plusieurs prêts, notamment ceux des musées des beaux-arts de l'Ontario, de Montréal et du Canada.

«A ma connaissance, c'est la première fois qu'une exposition est consacrée à sa production spécifiquement new-yorkaise, confiait au *Devoir* Isabelle Pi-

chet, commissaire de l'exposition, en juin dernier. C'est une période de changement très effervescente dans son travail. Borduas va découvrir et explorer la lumière.»

Dans la métropole américaine, le chef de file du mouvement automatiste va côtoyer l'avant-garde artistique de l'époque, notamment le peintre Franz Kline. Sa rencontre avec l'expressionnisme abstrait donne un nouvel élan à sa peinture, qui devient plus matérielle.

«La relation fond-forme va disparaître de son travail; il va plutôt réfléchir à l'espace du tableau, poursuit M^{me} Pichet. A New York, il se rend compte qu'il n'est pas le seul à se questionner sur ces éléments.»

L'exposition, qui réunit 13 tableaux du maître jusqu'au 15 septembre, aborde aussi l'héritage de Borduas, tel que transmis par Françoise Sullivan, qui a été son élève. Les œuvres de celle-ci ainsi que celles de huit artistes ayant reçu son enseignement à leur tour, sont présentées dans la salle polyvalente du musée. Elles portent aussi, quoique indirectement, l'empreinte du maître.

Le Devoir

+ANAGRAMME D'UNE CHAISE+

VENTE AUX ENCHÈRES ENTIÈREMENT AU BÉNÉFICE DES ARTISTES
JEUDI 22 AOÛT À 18 HEURES

ANIMATION : Gilles Daigneault, directeur de la Fondation Guido Molinari à Montréal

MAISON DE LA CULTURE
DU PLATEAU-MONT-ROYAL
465, avenue du Mont-Royal Est
514 872-2266
accesculture.com

HORAIRE
Mardi, mercredi, jeudi :
13 h à 19 h
Vendredi, samedi, dimanche :
13 h à 17 h
Lundi : fermé

ARTISTES PARTICIPANTS

Kiran Ambwani + Raymonde April + Martine Audet + Claude Arseneault + Michèle Assal + Christian Barré + Khosro Berahmandi + Pierre Blache + Hejer Charf + Caroline Cloutier + Lucienne Cornet + Yvon et Monic Cozic + Noé Cropsal + Michel Depatie + Denise Desautels + Marie-Suzanne Désilets + Christiane Desjardins + Patrick Dionne + Stéphane Dionne + Lalie Douglas + Gilbert Ducloux + Suzanne Dubuc + Serge Fiset + Jacques Fournier + Marc Garneau + Miki Gingras + Kakim Goh + Michel Goulet + André Greusard + Horta van Hoya + Emmanuelle Jacques + Harlan Johnson + Éric Ladouceur + Laurent Lamarche + Éric Lamontagne + Françoise Lavoie + Jean-François Leblanc + Louise Mercure + Allison Moore + Serge Murphy + Julie de Oliveira + Violène Ponce + Bertrand R. Pitt + Ianick Raymond + Étienne Rochon dit Arthur Desmarceaux + Geneviève Turcotte + Éric Sauvé + Rafaël Sottolichio + Michel Tétrault + Sarla Voyer + Louise Viger + Loren Williams

Commissaire : Louise Viger

Le Plateau-Mont-Royal
Montréal

ENTRÉE SUR LE DÉVELOPPEMENT CULTUREL DE MONTRÉAL
Montréal

CIRCUIT DES
arts
MEMPHRÉMAGOG

DU 27 JUILLET AU 4 AOÛT

Visite d'ateliers d'artistes 10 h à 17 h

Exposition collective à partir du 24 juillet
au centre-ville de Magog, 61 rue Merry Nord

20^e ÉDITION !

WWW.CIRCUITDESARTS.COM



CULTURE › CINÉMA

Le parcours de l'épaulard Tilikum, relaté dans le documentaire *Blackfish*, bouleverse.

MAGNOLIA PICTURES

L'attaque de l'épaulard

BLACKFISH

Réalisation : Gabriela Cowperthwaite. Scénario et montage : Eli B. Despre, G. Cowperthwaite. Photo : Jonathan Ingalls, Chris Towey. Musique : Jeff Beal. États-Unis, 2013, 83 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

L'association cinéma-épaulard évoque deux visions opposées, selon la génération à laquelle on appartient. Les plus jeunes se rappellent avec nostalgie les aventures du gentil cétacé de *Mon ami Willy*, tandis que les plus âgés se souviennent en frissonnant de la belle Bo Derek se faisant

arracher une jambe dans *Orca*. Récemment, le puissant *De rouille et d'os* fit de la récupération poétique avec ce motif. Fait intéressant, dans la réalité comme dans ce dernier film, les attaques d'épaulards surviennent exclusivement dans un contexte de captivité, entre autres informations glanées dans le documentaire *Blackfish*.

«Blackfish», ou «poisson noir», est l'appellation que donnent les pêcheurs aux épaulards. Tilikum, le spécimen auquel s'attarde le documentaire de Gabriela Cowperthwaite, est un mâle mature qui se produit actuellement à Sea World Orlando, en

Floride. Il a pourtant tué trois personnes. Malgré cela, d'anciens employés viennent prendre la défense de la bête. Leur plaidoyer convainc, et le parcours de Tilikum bouleverse.

Rendu instable par les conditions de confinement inhérentes à la domesticité forcée, Tilikum est une bombe à retardement, et il n'est pas le seul de son espèce. Scientifiques et experts détaillent les traumatismes et la détresse psychologique que vivent les épaulards lors de leur capture et lors des séances subséquentes de domptage, confinant à la torture. Ceci expliquant cela, les bouffées d'agressivité des mammifères marins apparaissent

inévitables.

Avec beaucoup de rigueur et de passion — et un biais assumé —, ce long métrage présenté à Sundance constitue une attaque frontale contre l'empire Sea World et ses semblables.

Blackfish est certes un outil pédagogique et de sensibilisation précieux, mais il se révèle aussi une étude de mœurs prenante, celle d'une créature du large, une créature d'instinct. Une créature que l'homme s'entête à dresser. Il en résulte des tours amusants, des morts et des éclopés, et ce, des deux côtés du bassin.

Le Devoir

Mort de Venise

THE VENICE SYNDROME

Réalisation : Andreas Pichler. Scénario : Andreas Pichler, Thomas Tielsch. Image : Attila Boa, Gesa Jäger, Caroline Leitner, Sebastian Lipp, Bine Pufal. Montage : Florian Miosge. Musique : Jan Tilman Schade. Allemagne-Italie-Autriche, 2012, 82 min.

ANDRÉ LAVOIE

Est-ce toujours plus beau sur la photo? En ce qui concerne Venise, ça semble le cas, véritable ville assiégée par les touristes, vidée de ses habitants et de toutes les institutions et services d'une cité digne de ce nom.

C'est cette tragédie silencieuse qu'illustre, avec un ton plus mélancolique que bêtement alarmiste, le documenta-

d'ailleurs de plus en plus nombreux à amarrer, leur accostage faisant trembler les murs des maisons, si imposants qu'ils donnent à la basilique Sainte-Marie-du-Salut des allures de nain de jardin.

Les ténors de la providence économique par le tourisme devraient jeter un œil à ce documentaire passionnant, qui épingle les multiples travers de cette industrie que les élus municipaux n'arrivent pas à discipliner. Car le tragique déficit démographique s'explique par l'augmentation exponentielle des prix des loyers, forçant le petit peuple de Venise à abandonner leurs logements devenus trop coûteux, souvent achetés par des étrangers qui ne viennent qu'à Noël ou pour le carnaval. En

Cette carte postale grandeur nature s'enfonce peu à peu dans la lagune du néolibéralisme

Andreas Pichler dans *The Venice Syndrome*. Cette carte postale grandeur nature, dépositaire de tous les fantasmes et clichés touristiques, ceux de l'amour tout particulièrement, s'enfonce peu à peu dans la lagune du néolibéralisme. Et le cinéaste lance quelques chiffres affolants : de 200 000 habitants il y a 20 ans, il n'en reste plus que 58 000, principalement des personnes âgées, et, autour de 2030, il ne devrait plus en rester un seul. Quant aux touristes, ils sont environ 60 000 à fouler, chaque jour, les abords de la place Saint-Marc ou à s'offrir une promenade en gondole, soit un total annuel de 21 millions de personnes.

Ce flot de «barbares», surnom pas très affectueux donné par une vieille Vénitienne qui doit louer sa demeure pour continuer d'y vivre, exerce une pression insoutenable sur les résidents, mais aussi sur les infrastructures usées par des siècles d'histoires, nullement conçues pour les autocars... et les paquebots de luxe. Ils sont

dehors de ces périodes, les volets restent parfois fermés pendant de longs mois, ou alors les logements sont occupés par des touristes qui n'ont guère besoin d'écoles, d'hôpitaux ou de bureaux de poste. D'ailleurs, le splendide bureau central de la ville, un peu en décrépitude, venait tout juste d'être acquis par le groupe Benetton au moment du tournage.

Le phénomène est-il propre à Venise? Cette ville magnifique, dont l'affaissement des fondations représente un autre danger (sujet à peine effleuré dans le film), apparaît comme une triste métaphore des dérives du tourisme mondialisé. Sans tambours ni trompettes, Andreas Pichler démontre qu'il est illusoire de croire que cette industrie peut se discipliner pour conserver les précieux joyaux qui la font (grassement) vivre. Elle a d'ailleurs toutes les allures d'un train fou chargé de pétrole filant sur les chemins de fer du Québec, quelque chose comme un désastre annoncé et que personne ne veut voir venir.

Collaborateur
Le Devoir

Valse-hésitation de charmes en sortilèges

MAIN DANS LA MAIN

De Valérie Donzelli. Avec Jérémie Elkaïm, Valérie Lemercier, Béatrice de Staël, Valérie Donzelli. Scénario : Valérie Donzelli, Jérémie Elkaïm. Image : Sébastien Buchmann. Montage : Pauline Gaillard. France, 2012, 84 min.

MARTIN BILODEAU

Ca part d'une excellente idée. D'un flash, en fait. Qui malheureusement reste à ce stade et s'éteint bien avant la fin, qui survient vite il est vrai, mais trop longtemps après que le charme de ce nouveau long métrage de Valérie Donzelli (*La guerre est déclarée*) cesse d'opérer.

De passage à l'Opéra Garnier de Paris afin de mesurer les murs de la salle de danse, Joachim (Jérémie Elkaïm), un miroitier de province, rencontre Hélène, la directrice de l'école de ballet (Valérie Lemercier), qu'il ne connaît pas, et l'embrasse spontanément sur la bouche. Le baiser produit un sortilège qui les force à mimer les gestes de l'autre. Impossible, dans ces conditions, de se séparer, puisque le chemin pris par l'un dicte celui pris par l'autre, et vice-versa.

Ce pas de deux opposé, ou valse-hésitation de deux étrangers, permet à la cinéaste, dans la première partie du film, de multiplier les instants comiques, avec un brin de *slapstick* à la Mel Brooks, beaucoup de *screwball* à la Capra et Sturges. Mais le pro-

cedé fait son temps, et le film fait moins de cas de l'attachement forcé des deux personnages dans la seconde partie, où Donzelli et son coscénariste Jérémie Elkaïm développent un peu lourdement quelques thèmes existentiels. Qu'est-ce qui nous attache aux autres? Le travail nous définit-il comme individus? La valeur d'une personne se mesure-t-elle à son statut social?

Mais la réflexion manque de profondeur et de pertinence, comme en font foi quelques développements forcés servant à colmater les brèches : le concours de danse auquel Joachim se prépare à participer avec sa sœur, la mort de la grand-mère centenaire qui dormait au salon, la maladie de la meilleure amie d'Hélène, etc.

Le film ne manque pas de charme ni de chaleur humaine. Seulement de rigueur et de constance. En photo, le charme fou d'Elkaïm et l'autorité inédite de Lemercier fonctionnent à merveille. En mouvement, ça se déchire. Dans une composition gouailleuse rappelant celles d'Andrea Ferreol, Béatrice de Staël est parfaite en troisième roue du carrosse. Mais son histoire emprunte inexplicablement une voie de garage. En résumé, *Main dans la main* est un film raté qui déborde de qualités.

Collaborateur
Le Devoir

Les acteurs Valérie Lemercier et Jérémie Elkaïm jouent dans un film qui ne manque pas de chaleur humaine, mais de constance.

10 août
Une fascinante exposition au
Musée national des beaux-arts du Québec
ALFRED PELLAN
50 ans de création.
Un art joyeux, un art de liberté!
Quelques places disponibles

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

2-3-4 août 2013
16^e édition

Couleurs urbaines
GRANBY

Plus de 50 artistes,
sélectionnés à travers le Québec,
à l'œuvre au centre-ville
de Granby

450.361.6081
www.couleursurbaines.org

Granby
Ville rayonnante

COMMERCE & TOURISME
GRANBY - RÉGION

Vie culturelle et communautaire
de Granby

PEINTURE FRAÎCHE ET NOUVELLE CONSTRUCTION

9^e édition | 39 artistes | 130 œuvres | 10 universités

Le meilleur de la relève pancanadienne | Sélection des professeurs

Jusqu'au 31 août 2013

5826, St-Hubert, Montréal (Québec) | admin@artmur.com | www.artmur.com | 514 933 0711
Image : Marijana Mandusic, *Sans titre* (détail), 2013, acrylique

CULTURE › CINÉMA

ENTRETIEN AVEC HAIFAA AL MANSOUR

Faire son cinéma là où il n'y en a pas

ANDRÉ LAVOIE

« *L'Arabie saoudite n'est pas le meilleur endroit au monde pour faire du cinéma* », affirme la réalisatrice saoudienne Haifaa Al Mansour. Mais son parcours personnel et professionnel pourrait faire l'objet d'un film tant il tranche avec la société dont elle est issue. On trouve d'ailleurs un peu d'elle-même dans son premier long métrage de fiction intitulé *Wadjda*, du nom de sa jeune héroïne dont la personnalité téméraire ressemble à celle de sa créatrice, la toute première femme cinéaste de l'Arabie saoudite, un pays qui ne compte aucune salle de cinéma.

Ce n'est pas la seule contradiction de cette nation où l'islamisme isole les femmes, invisibles et voilées hors du foyer, les empêche de conduire une voiture mais favorise le mariage des très jeunes filles, forcées parfois de composer avec d'autres épouses de leur conjoint. Haifaa Al Mansour a échappé à tout cela, elle dont le père, un poète, mettait en pratique ses idées libérales.

Onzième enfant d'une famille de 12, il lui était possible de faire de la bicyclette, interdite jusqu'à tout récemment aux Saoudiennes, et surtout des études.

Diplômée en littérature comparée de l'Université américaine du Caire et en réalisation à l'Université de Sydney, Haifaa Al Mansour est une ancienne responsable des relations publiques pour une compagnie pétrolière. Pour elle, le septième art est vite devenu une nécessité.

En entrevue téléphonique, celle qui a maintenant élu domicile à Bahreïn avec son mari américain et ses deux enfants constate les lenteurs de son pays d'origine, son caractère figé. Mais elle voit aussi poindre des changements. Elle veut participer à ces transformations, mais à sa manière, « *jamais radicale* », précise-t-elle. Elle



EMMANUEL DUNAND AGENCE FRANCE-PRESSE

La cinéaste saoudienne Haifaa Al Mansour alors qu'elle présentait son film *Wadjda* au Tribeca Film Festival à New York en avril dernier.

ajoute du même souffle « *qu'il y a une petite place pour en faire, dont pour les femmes. C'est pour cette raison que je ne veux pas utiliser inutilement la provocation avec un film dénonciateur. Passer le filtre de la censure fut déjà une épreuve, et je voulais la réussir.* »

Avoir une bicyclette

Il en a d'ailleurs fallu, de la persuasion, et cinq ans d'efforts, pour qu'elle puisse mettre en

images *Wadjda*, l'histoire de cette fillette interprétée avec vivacité par Reem Abdullah, vivant en banlieue de Riyad, déterminée à avoir une bicyclette, symbole de liberté et d'autonomie. Elle scandalise son entourage en portant des espadrilles, en voulant jouer avec les garçons, en bravant l'autorité de ses professeurs. Cependant, elle aura bien du mal à obtenir un vélo, chose plutôt banale en nos contrées.

Haifaa Al Mansour a vite constaté la portée

universelle de son film depuis sa première au dernier Festival de Venise. « *Les gens d'un peu partout rient exactement au même moment.* » Elle souligne qu'il est apprécié partout « *pour ce qu'il raconte, et pas nécessairement pour ce qui a entouré sa conception. Bien sûr, plusieurs trouvent le contexte assez exotique.* »

L'exotisme dont elle parle est d'abord celui d'un pays et d'une ville guère reconnus pour leurs richesses cinématographiques. Les images de Riyad se font rares sur grand écran.

Il y a aussi la manière singulière dont le film est tourné. La cinéaste a dû se réfugier dans une camionnette, à l'abri des regards, pour diriger toutes les scènes extérieures à l'aide d'un walkie-talkie, « *car hommes et femmes ne sont pas censés travailler ou fraterniser en public.* » Ces obstacles n'ont pas freiné l'enthousiasme de Haifaa Al Mansour.

La réalisatrice s'est d'abord fait connaître dans son pays et à l'étranger grâce à quelques courts métrages et à un documentaire percutant sur la vie des femmes saoudiennes, *Woman Without Shadows*, où elle réussit à faire avouer à un cheik qu'il n'y a aucune loi islamique qui oblige les femmes à se voiler...

Ne souhaitant pas du tout « *prendre encore cinq ans pour faire un film* », elle compte revenir assez vite en Arabie saoudite pour raconter d'autres histoires, inspirée qu'elle est « *par cette société pleine de contradictions* » et dont le dernier film « *a provoqué des fissures dans son conservatisme* ». Elle ne veut surtout pas s'arrêter en si bon chemin.

Wadjda, son film, prendra l'affiche à Montréal le vendredi 2 août en version originale avec sous-titres français ou anglais.

Collaborateur
Le Devoir

Le poids de l'immortalité

THE WOLVERINE

(V.F. : LE WOLVERINE)
De James Mangold. Avec Hugh Jackman, Rila Fukushima, Tao Okamoto, Svetlana Khodchenkova, Haruhiko Yamanouchi, Famke Janssen. Scénario : Mark Bomback, Scott Frank, Christopher McQuarrie. Image : Ross Emery. Montage : Michael McCusker. Musique : Marco Beltrami. États-Unis, 2013, 126 min.

MARTIN BILODEAU

Les superhéros finissent tous par se ressembler. A maudire le mauvais sort qui les

rend puissants et immortels, en marge du monde qu'ils en viennent à détester et à fuir. A cet égard, l'homme-loup aux griffes d'acier revu et corrigé par James Mangold dans *The Wolverine* n'est pas très différent de l'homme-chauve-souris réinventé par Christopher Nolan dans la série *Batman*. La comparaison entre les deux séries s'arrête là, mais force est de reconnaître qu'aucun épisode de *X-Men* ne s'était autant rapproché, sur les plans de l'humour et de l'ambition visuelle, de la grâce de l'autre. Hirsute et retiré du monde

quelque part au Yukon, Logan alias Wolverine (à moins que ça ne soit l'inverse?), toujours bien défendu par Hugh Jackman, cultive sa misanthropie en compagnie des grizzlis. Jusqu'à ce qu'une tueuse professionnelle un brin voyante (excellente Rila Fukushima) le retrouve et le convainc de se rendre à Tokyo, au chevet d'un milliardaire mourant (Haruhiko Yamanouchi) dont il avait sauvé la vie lors du bombardement nucléaire de Nagasaki. Celui-ci rêve d'éternité, Logan, de mortalité. Un échange est-il possible, se demande le vieux mourant avant

que ninjas et yakuzas ne propulsent l'action vers... l'action, justement. En jeu : la vie de l'héritière du vieillard (Tao Okamoto), dont Logan va se faire le protecteur en dépit du virus, administré par une scientifique russe (Svetlana Khodchenkova), qui l'a rendu mortel.

Prenez garde à vos désirs, ils pourraient se réaliser. C'est là la morale de cette histoire inspirée des *comic books* de Stan Lee et Jack Kirby (*Hulk*, *Spider-Man*), qui déboule à bonne vitesse et donne lieu à quelques vrais superbes instants de cinéma, dont l'un, de loin le plus beau, lie Wolverine au martyr saint Sébastien. A l'opposé, le virage Goldorak (ou Iron Man) pris au cours d'un dernier acte en apothéose shakespearienne n'est pas très heureux. Malgré la splendeur de la chorégraphie de James Mangold, pour la première fois à la barre d'un navire de cette taille, les dents du suspense mordent dans du mou et le compositeur Marco Beltrami surchauffe son clairon en guise de compensation.

Enfin, comme c'est trop souvent le cas, la technologie en relief (3D) n'ajoute rien à l'expérience d'un film qui s'achève, vous l'aurez deviné, sur la promesse de nouvelles aventures. Ce désir-là est déjà réalité : *X-Men : Day of Future Past* prendra l'affiche le 23 mai 2014.



JAMES FISHER TWENTIETH CENTURY FOX FILM CORPORATION

Collaborateur
Le Devoir
Hugh Jackman défend toujours aussi bien le personnage de Logan, alias Wolverine, l'homme aux griffes d'acier.

EXCENTRIS



ET AUSSI À L'AFFICHE :

LES AMANTS PASSAGERS 13+

PEDRO ALMODOVAR

UNE FAMILLE RESPECTABLE G+

MASSOUD BAKHSHI

HANNAH ARENDT G+

MARGARETHE VON TROTTA

BEFORE MIDNIGHT G+

ROBERT LINKLATER

MAIN DANS LA MAIN

VALÉRIE DONZELLI - 85 MIN, V.O. FRANÇAISE

spupesoup UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPESOUPE À EXCENTRIS TOUS LES JOURS!

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

f t CINEMAEXCENTRIS.COM

Choisissez vos sorties.

Cinéma

> 30 juillet à 19 h 30
SURVIVAL LESSONS
de Ryan McKenna (Canada, 2013)
avec Guy Maddin, Dave Barber, Greg Klymkiv
Version originale anglaise

> 31 juillet à 19 h 30
JOBS
Le parcours de Steve Jobs
de Joshua Michael Stern (États-Unis, 2013)
avec Ashton Kutcher, James Woods
Version originale anglaise
Avant-première
Seconde projection le 7 août

> 6 août à 20 h
Soirées V.I. Films
Voyez le film avant tout le monde!
LES 4 SOLDATS
de Robert Morin (Canada, 2012)
avec Antoine Bertrand, Aliocha Schneider,
Camille Mongeau
Version originale française sous-titrée en anglais
GRATUIT

> 18 et 24 septembre à 19 h 30

DON JON
de Joseph Gordon Levitt (États-Unis, 2013)
avec Scarlett Johansson et Julianne Moore
Version originale anglaise
Avant-première

Expositions

> Jusqu'au 24 août 2013
POP-UP!
Un regard nouveau sur la production artistique montréalaise
GRATUIT

Spectacles

> 1^{er} août à 21 h
ARTHUR H
Mystic Rumba Experience
Première partie : AroarA
35 \$ (taxes et frais inclus)
Billets en vente dès maintenant

> 26 septembre à 20 h
CORY ARCANGEL + D'EON
en concert
10 \$ (taxes et frais inclus)
20 \$ avec surclassement POP Hopper (taxes et frais inclus)
Spectacle présenté dans le cadre de l'exposition
Cory Arcangel : Power Points à DHC/ART

Conférences

> 1^{er} août à 18 h 30
KRZYSZTOF WODICZKO
« Projections and instruments »
GRATUIT

-
Tous les films sont à 11,25 \$ (taxes et frais inclus),
sauf indication contraire.
Programmation sujette à changement sans préavis.
Consultez notre site Internet pour les dernières mises à jour.

Centre Phi—407, rue Saint-Pierre (angle Saint-Paul), Vieux-Montréal—centre-phi.com

phi.
TOUS LES LIEUX DE L'ART

LIVRES

Modiano ou l'art de chantonner

GILLES ARCHAMBAULT

Dans les premières pages de *Villa triste*, paru en 1975, Patrick Modiano écrit : « Il faut chantonner certains mots, sur un air de berceuse. » Y a-t-il meilleure description de la manière Modiano ? Je ne crois pas.

On réunit dans la collection « Quarto », et sous le titre de *Romans*, dix titres qui s'échelonnent sur une période de trente-cinq ans et qui sont pour leur auteur « l'épine dorsale des autres livres qui ne figurent pas dans ce volume ». Entendons par là que, si Modiano n'invente jamais complètement ses fictions, certains de ses livres sont une sorte d'autobiographie rêvée ou imaginaire.

Une bien étrange autobiographie écrite au fil des ans, avec de multiples retours en arrière, des redites. En somme, tout ce qui fait le charme d'un auteur qui séduit tout autant qu'il peut irriter. Aussi convient-il de dire que ces faux romans ou ces faux récits s'adressent en priorité aux lecteurs convaincus. Ces derniers feront leur miel de documents iconographiques

que l'on réserve d'habitude aux écrivains qui ont passé l'arme à gauche ou qui s'apprêtent à le faire.

Les autres, ceux pour qui les livres de Modiano sont répétitifs et désuets, inutile d'insister. Ils ne trouveront pas matière à ébranler leurs convictions. Il y a un culte

Si Modiano n'invente jamais complètement ses fictions, certains de ses livres sont une sorte d'autobiographie rêvée ou imaginaire

« Modiano » qui peut agacer ceux qui ne trouvent dans ses romans que l'évocation d'un passé inlassablement évoqué avec recours à un vocabulaire restreint.

La plongée que j'ai faite, à l'occasion de cette réédition, dans des livres que j'avais lus pour la plupart lors de leur parution n'a en rien mis à mal ma ferveur. Je suis un accro à cette drogue

qui émane des pages les plus réussies de l'auteur du *Café de la jeunesse perdue*. Qu'il y ait de la redondance à l'occasion, que Modiano cède parfois à la tentation de séduire en jouant au beau ténébreux, cela est évident. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire dans *Un pedigree* : « À part mon frère Rudy, sa mort, je crois que rien de tout

ce que je rapporterai ici ne me concerne en profondeur. J'écris ces pages comme on rédige un constat ou un curriculum vitae, à titre documentaire et sans doute pour en finir avec une vie qui n'était pas la mienne. Il ne s'agit que d'une simple pellicule de faits et gestes. »

Plus loin, cet aveu : « Je n'éprouve aucun goût pour l'introspection et les examens de conscience. Au contraire, plus les choses demeurent obscures et mystérieuses, plus je leur portais de l'intérêt. »

De certains auteurs, on peut dire qu'ils sont lourds. Modiano serait d'une légèreté intrigante. Il n'aurait pas à hausser le ton pour atteindre à la gravité.

N'a-t-il pas écrit *La rue des boutiques obscures*, une invitation à se perdre dans l'univers d'un auteur qui fait chantonner les mots ? Si vous préférez les écrivains à fort tonus, les chanteurs à voix, comme on disait jadis, ce monde n'est pas pour vous.

Collaborateur
Le Devoir

ROMANS
Patrick Modiano
Gallimard, collection « Quarto »
Paris, 2013, 1083 pages



C. HELIE GALLIMARD

Dix titres de Patrick Modiano sont réunis dans l'ouvrage intitulé *Romans*.

Les produits du marché

CHRISTIAN DESMEULES

En 2054, l'avènement des « démocraties de marché », après la faillite généralisée des États devenus incapables de faire face aux enjeux sociaux et environnementaux du nouveau millénaire, est un phénomène qui paraît inéluctable.

Dans le nouveau système, certains citoyens considérés comme plus productifs occupent ouvertement la première classe, et le vote d'un de ces actifs humains cotés en Bourse a bien entendu plus de valeur que les autres. La performance et le profit règnent en maîtres, à présent débarrassés de ces freins au développement qu'ont longtemps été l'éthique et la morale. Les journalistes — qui s'en étonnera ? — sont ainsi rapidement devenus des « publi-reporters ».

C'est le scénario de catastrophe déshumanisante imaginé par Alexandre Delong dans *2054*, un premier roman dystopique.

Ethan Price, 30 ans, récemment recruté à haut prix par une puissante organisation médico-financière, est un orthogénétiicien, c'est-à-dire un médecin spécialiste d'une technique de manipulation du fœtus qui permet d'en modifier à la demande toutes les caractéristiques.

Contre toute attente, il entreprendra un voyage clandestin pour aller rendre visite à son frère qui habite la « Zone », un espace de troisième ordre aux confins de la Bolivie. Une sorte de voyage initiatique qui sera pour ce premier de classe l'occasion de désobéir pour la toute première fois de sa vie et de se confronter à sa propre inhumanité.

Après la mort de son frère — un assassinat maquillé en accident — puis celle de sa gérente, Ethan se mettra à la recherche d'indices laissés par son frère dans un jeu de réalité virtuelle bien connu créé par celui-ci. C'est toutefois à partir de ce moment que le roman bascule et se met à ressembler à n'importe quel film d'action hollywoodien de moyenne envergure, avec courses-poursuites, échappées et travestissement à la clé. Le protagoniste n'échappera pas, à cet égard, à d'étonnantes révélations à propos de ses origines...

Une histoire de rédemption intéressante, en somme, assortie d'une charge de réflexion sociale et philosophique bien réelle, mais dont les deux moitiés bipolaires, dirait-on, paraissent mal ajustées l'une à l'autre.

Collaborateur
Le Devoir

2054
Alexandre Delong
XYZ
Montréal, 2013, 352 pages

166 millions et la tranquillité

Les six éditeurs américains accusés d'avoir orchestré avec Apple un régime de collusion pour fixer les prix à leur avantage ont finalement évité un procès avec le département de la Justice américaine. Seul le géant Apple demeure au banc des accusés. Hachette, HarperCollins, Simon & Schuster, Holtzbrinck Publishers, Macmillan et Penguin ont signé un règlement à l'amiable et versé plus de 160 millions de dollars en amendes pour s'éviter les désagréments d'un procès. Les montants ont été estimés selon les préjudices subis par les lecteurs. Apple devait avoir une amende salée, mais comme elle a décidé de faire appel, rien n'est entendu.

Le Devoir

POÉSIE

Quête de l'essentiel chez Marcel Labine

Lauréat du tout dernier Prix du Festival de poésie de Montréal pour *Le tombeau où nous courons*, recueil finaliste au Grand Prix du livre de Montréal et au prix Estuaire-Bistro Leméac, Marcel Labine nous propose maintenant *Promenades dans nos dépôts lapidaires*.

HUGUES CORRIVEAU

Encore une fois, si besoin était, Labine prouve qu'il est sans aucun doute l'un des plus importants poètes actuels. Ses œuvres sont marquées au sceau de l'exigence et de la rigueur; jamais elles ne renoncent à un sens extraordinaire de ce qu'est la quête même du poétique, de ce qu'est un livre véritable, bien construit, soulevé par une passion qui ne se dément jamais.

Je tiens cette œuvre pour majeure, et ces *Promenades* auxquelles le poète nous convie ouvrent des pistes fondamentales qui tentent de

saisir ce qui maintient la poésie en vie, ce qui peut bien causer sa survie bien qu'elle soit si précaire, si peu soutenue en ces temps présents.

On croirait y reconnaître le souffle du Rimbaud du *Bateau ivre*, convoqués que nous sommes à suivre une trajectoire foisonnante, « comme si l'on marchait au fond des mers les plus inhabitées ». Inquiets aussi sommes-nous, comme le Cain de *La conscience* de Victor Hugo, de ce qui tremble dans les consciences, comme ces âieux occupés au « grand déchiffrement des âges [eux qui] s'agrippaient / au mobilier haletaient collés à la vitre / proche croyaient-ils d'en connaître la fin // depuis personne ne s'en approche / il n'y a plus de lecteurs pour eux / le silence et le vide frôlent la perfection ».

Labine ne renonce pas à arpenter ses territoires dévastés, ces lieux mortuaires, ces enclaves où on respire tout de même quelque espoir de lumière. Il est en quête d'une survie,

de cette étincelle qui maintient la parole dans ses dimensions les plus radicales. Le poète parcourt des salles aux échos funèbres, cherche des tables où se lisent des « manuscrits fossiles », traverse les âges et certaines formes de la poésie. Reste « au géologue de s'astreindre à la lecture » des palimpsestes, reste à rejoindre « [...] les hauts-fourneaux du langage et de l'espoir pour que le poème [nous] accompagne ». Majeure, vous dis-je, cette œuvre. Porté par un souffle

souverain, ce recueil convainc.

Collaborateur
Le Devoir

PROMENADES DANS NOS DÉPÔTS LAPIDAIRES
Marcel Labine
Les Herbes rouges
Montréal, 2013, 120 pages

Parents gauchistes, enfants capitalistes

SUZANNE GIGUÈRE

Après avoir mélangé tracteurs et romance (*Une brève histoire du tracteur en Ukraine*), cueillette de fraises et banditisme (*Deux caravanes*), conflit palestinien et rénovation intérieure (*Des adhésifs dans le monde moderne*), Marina Lewycka — prononcer Levishka — est de retour, toutes griffes dehors, avec une nouvelle histoire menée à toute allure où s'entrecroisent rongeurs, idéalistes grisonnants et financiers prêts à foncer dans toutes les combines, dans une Grande-Bretagne sous tension sociale.

Marcus et Doro, enseignants à la retraite et ex-hippies sexagénaires, projettent de se marier après quarante ans de vie commune. Ils réunissent leurs anciens camarades de la commune Solidarity Hall avec qui ils ont vécu des années d'euphorie, d'aventure et d'insouciance durant les années 1970. Du coup, leurs trois enfants sautent dans la mêlée et en profitent pour réévaluer les idéaux de leurs parents qu'ils trouvent « pittoresques », le mot « révolutionnaire » décrivant pour eux, au mieux, la dernière technologie de téléphonie mobile ou l'écoute de la musique indienne.

Merveilleusement drôle, inventif et plein d'esprit, ce portrait de famille où s'opposent parents gauchistes et enfants capitalistes s'inscrit dans le contexte de la crise financière de 2008, avec une question en sourdine : le capitalisme va-t-il s'écrouler sous le fardeau de ses propres contradictions ?

Ce récit-fleuve de 616 pages diablement théâtral pose un large éventail de questions allant de la désillusion qui accompagne la perte de la jeunesse aux drames qui résultent de conflits familiaux, en passant par l'évolution des valeurs sociales qui définissent chaque génération. La romancière s'installe dans les trous d'air que traverse toute la famille et prouve que contestations et secousses finissent toujours par remettre un peu d'ordre et de paix. Entre la foire aux utopies et l'aveuglement par le culte de l'argent, la réconciliation des générations semble possible. Dans un retournement jouissif, nous suivons le clan de Marcus et Doro qui contribue à la chute du capitalisme, et ce, chacun à sa



RALPH GATTI AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans *Traders, hippies et hamsters*, les personnages de Marcus et Doro sont d'ex-hippies qui ont vécu des années d'insouciance et d'euphorie avec les camarades de leur commune.

manière. Doro s'engage dans les causes environnementales. Marcus écrit un essai sur l'histoire du mouvement de gauche des années 1970 et analyse la façon de renégocier un nouveau contrat social, leur fille Clara enseigne à des enfants issus des milieux défavorisés, leur fils Serge, *trader* à la City, réussit à déstabiliser temporairement les marchés financiers diaboliques. Même la petite Oolie, atteinte de trisomie, relève un défi...

Le récit fourmille d'histoires et de personnages, de rebondissements en cascades et d'intrigues. Conteuse hors pair, Marina Lewycka écrit à partir d'un point de vue comique et main-

tient un équilibre parfait entre la farce et le pathos. L'écrivaine ukrainienne qui vit à Sheffield, en Angleterre, met à profit tout au long de son récit cet humour « so british ». Rigolomètre : 18/20.

Collaboratrice
Le Devoir

TRADERS, HIPPIES ET HAMSTERS
Marina Lewycka
Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Sabine Porte
Éditions Alto
Québec, 2013, 616 pages

LIVRES



JOSE CENDON AGENCE FRANCE-PRESSE

Le récit de Nathalie Blaquièrre se veut un long reportage sur l'atmosphère, déterminée par l'état de guerre quasi permanent, qui règne en République démocratique du Congo.

Nathalie au Congo



LOUIS CORNELLIER

Journaliste à la télévision de Radio-Canada à Moncton, Nathalie Blaquièrre accepte, en janvier 2005, d'effectuer une mission en République démocratique du Congo (RDC), le plus grand pays francophone d'Afrique. Son mandat: être chef d'antenne de Radio Okapi, une station fondée en 2002 par la Mission de l'Organisation des Nations unies en République démocratique du Congo (MONUC), en collaboration avec l'ONG suisse Fondation Hirondelle. Blaquièrre devra superviser une cinquantaine de journalistes locaux, qui œuvrent dans ce média présenté comme «le plus écouté en RDC» par Wikipédia. *Boules d'ambiance et kalachnikovs. Chronique d'une journaliste au Congo*

La journaliste raconte aussi la pauvreté qui affame les Congolais

relles (or, coltan) du pays. En 1997, Laurent-Désiré Kabila, avec l'appui des pays précédemment mentionnés, renverse Mobutu. Il souhaite toutefois, ensuite, se libérer de ses encombrants alliés, qui refusent de désarmer.

En 2001, Kabila est assassiné et est remplacé par son propre fils, Joseph Kabila sera élu président de la RDC en 2006 et ré-élu en 2011. Le pays ne s'apaise pas pour autant et demeure aux prises avec de multiples groupes armés, menés par de sanguinaires seigneurs de guerre. Depuis 1996, tous ces conflits auraient fait de quatre à cinq millions de morts, sans compter les survivants de viols et autres exactions.

Un pays désorganisé et terrorisé

C'est donc dans ce pays désorganisé et terrorisé que débarque Nathalie Blaquièrre, en 2005, pour y diriger des journalistes. «Le pays, écrit-elle, n'a actuellement aucun projet national. Sa fonction publique, aussi énorme soit-elle, ne fournit aucun service. Les initiatives pour améliorer les infrastructures ou le bien-être des communautés dans les localités ou les quartiers sont quasi inexistantes ou n'aboutissent jamais.»

Privé d'un véritable système de justice et d'une police minimalement efficace, le pays laisse les crimes impunis ou encore condamne des victimes, comme les enfants-soldats, par exemple. Pour ajouter à son malheur, il voit sa population être décimée par le choléra, la peste, la malaria et le sida. Quand on leur demande comment ils vont et

qu'ils sont dans de bonnes dispositions, les Congolais, nous apprend Blaquièrre, ont l'habitude de répondre que «ça va un peu bien». Or, en 2005-2006, et aujourd'hui encore, le pays ne va pas bien du tout.

Nathalie Blaquièrre, dans son récit très personnel, évoque toutes ces considérations politico-militaires, mais ces dernières ne constituent pas la trame dominante de son histoire. *Boules d'ambiance et kalachnikovs* n'est pas une enquête sur les conflits congolais. Il s'agit plutôt d'un long reportage sur l'atmosphère qui règne en ce pays. Comme cette atmosphère est déterminée par l'état de guerre quasi permanent qui règne en RDC, surtout dans le nord-est du pays, cette région contiguë au Rwanda, à l'Ouganda et au Soudan, Blaquièrre ne néglige pas les explications géopolitiques et militaires, mais son livre n'est pas la référence idéale pour comprendre les tenants et aboutissants des guerres congolaises. Pour cela, on lira plutôt *Carnages* (Fayard, 2010), une solide enquête du journaliste français Pierre Péan.

La culture du pays

Chez Blaquièrre, on trouvera surtout un portrait des Congolais ordinaires qui subissent les conséquences de tous ces conflits et une plongée dans la culture du pays. La journaliste, par exemple, se penche sur la situation des enfants-sorciers, des petits qui n'ont rien de sulfureux et qui sont victimes de la pauvreté et de l'ignorance. Nourrie par les Églises néo-pentecôtistes qui se multiplient en RDC, cette peur des enfants-sorciers n'est pas sans lien avec le tabou de la maladie mentale qui règne dans le

pays. «Cela existe peut-être quelque part ailleurs, explique Blaquièrre, mais pas ici. Au Congo, c'est l'esprit du mal qui est le plus rapide et qui apporte la folie.»

La journaliste raconte aussi la pauvreté qui affame les Congolais. Même les restaurants, là-bas, manquent régulièrement de nourriture, et l'eau potable est une denrée rare. A Goma, pour en rajouter, le volcan Nyiragongo constitue une épée de Damoclès. Quand des soldats et des miliciens sans foi ni loi, majoritairement séropositifs selon l'ONUSIDA, viennent en plus exploiter cette misère, sous l'œil impuissant des soldats de la MONUC, la vie s'appelle l'enfer. «Partout, la détresse, la pauvreté et les conflits recouvrent la vie d'une épaisse couche de misère, d'une cruelle réalité», écrit Blaquièrre. Pour un journaliste occidental, c'est la rencontre d'innombrables événements qu'il ne croira, aussi bien dire, jamais.»

Blaquièrre, pourtant, choisira d'y rester. Au cours de sa mission, elle tombera amoureuse d'un correspondant de l'agence de presse américaine Associated Press. Depuis, elle a démissionné de Radio-Canada et vit à Kigali avec son conjoint, d'où elle tourne des documentaires sur le Rwanda et sur l'est de la RDC. Une conclusion étonnante à ce riche récit sur la misère qui l'est tout autant.

louisco@sympatico.ca

BOULES D'AMBIANCE ET KALACHNIKOVS
CHRONIQUE D'UNE JOURNALISTE AU CONGO
Nathalie Blaquièrre
Éditions David
Ottawa, 2013, 380 pages

Notre laïcité née frileuse

MICHEL LAPIERRE

Si Urgel-Eugène Archambault (1834-1904), d'abord instituteur dans une école rurale, n'avait pas été un conservateur modéré, hostile au progrès radical, il n'aurait pu ébranler l'obscurantisme québécois. Premier directeur général de la Commission des écoles catholiques de Montréal, instigateur de l'École polytechnique, il apporta, en restant croyant, à une éduca-

profession d'instituteur» en payant beaucoup mieux celui-ci et l'établissement par l'État de l'instruction obligatoire. Mais son conservatisme refait surface lorsqu'il rejette l'idée de gratuité scolaire «comme le dernier perfectionnement de l'esprit vraiment libéral».

Le principe condamné permettrait la mainmise de l'État sur l'école, puisque seul celui-ci pourrait financer l'éducation. Cela se ferait au détriment de l'Église qui, par charité, n'accorde parfois la gratuité qu'en jugeant, de manière paternaliste, du besoin des pauvres et du mérite des enseignants. Il reste qu'Archambault a le doigté d'ouvrir une brèche, acceptée du milieu, dans l'emprise du

Archambault a raison des frères enseignants qui rêvent d'exclure des écoles publiques les instituteurs laïques. Mais, sexiste, il ne valorise pas les institutrices laïques.

tion régie par le clergé un ferment laïque, timide mais plein d'avenir.

Son biographe, l'historien Robert Gagnon, nous convainc que seul un novateur prudent, patient, diplomate, comme ce natif de L'Assomption, un tenant de l'Église et du Parti conservateur (le plus souvent au pouvoir au Québec entre 1867 et 1897), pouvait rendre acceptables les réformes qu'il proposait. Les attaques des ultraconservateurs qui l'accusaient d'être un laïciste à la française finissaient par apparaître comme des coups d'épée dans l'eau.

Archambault était dans les bonnes grâces du conservateur Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, premier ministre et ministre de l'Instruction publique, de Gédéon Ouimet, premier ministre bleu lui aussi et surintendant (1876-1895) du Conseil de l'Instruction publique, de M^{gr} Elzéar-Alexandre Taschereau, de la Vieille Capitale, l'un des évêques les plus éclairés du Québec. Le réseau influent auquel il appartenait lui permit d'émettre des idées fortes.

À la suite d'un voyage d'études en 1870 aux États-Unis, modèle de modernité, il précède la valorisation de «l'humble

clergé sur les seuls établissements postsecondaires du Canada français: les collèges classiques.

Il a fait de sa création, l'Académie commerciale catholique de Montréal (appelée Académie du Plateau), une école primaire qui offre deux années du secondaire, en particulier une initiation aux affaires, sujet que négligent les collèges classiques. En 1872, sciences et techniques y seront à l'honneur. Comme l'affirme Gagnon avec l'insistance appropriée, l'Académie «deviendra bientôt le berceau de l'enseignement du génie au Canada français».

Archambault a raison des frères enseignants qui rêvent d'exclure des écoles publiques les instituteurs laïques. Mais, sexiste, il ne valorise pas les institutrices laïques. Comme le Québec d' alors, le conservateur boit le progrès à petites doses.

Collaborateur
Le Devoir

URGEL-EUGÈNE ARCHAMBAULT
UNE VIE AU SERVICE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
Robert Gagnon
Boréal
Montréal, 2013, 304 pages

Un républicanisme élastique

MICHEL LAPIERRE

Préférer la «vertu» inquiète du républicain à l'«optimisme» sans limites du libéral pour récrire l'histoire des idées, c'est la gageure qu'ont accomplie Marc Chevrier, Louis-Georges Harvey, Stéphane Kelly et Samuel Trudeau dans l'anthologie commentée *De la république en Amérique française*. Les pages choisies de Papineau, de Buies, de Fréchette et d'autres transcendent cet a priori. Mais en quoi la référence à Salazar l'enrichit-il?

On se pose la question en saluant l'impressionnante érudition de cette «anthologie pédagogique des discours républicains au Québec (1703-1967)» qui réunit les textes d'une cinquantaine d'auteurs, parfois méconnus et souvent très différents les uns des autres. Comme l'expression

groulxiste «Amérique française» mise dans le titre, la présence d'une «constitution» républicaine rédigée par un idéologue aussi marginal que le naturopathe Raymond Barbeau (1930-1992) surprend.

Les anthologistes n'hésitent pas à préciser que Barbeau s'inspire en partie de «la constitution de l'Estado Novo portugais de Salazar» et des «principes corporatistes» de l'autocrate. Rien comme le «discours républicain» de cet indépendantiste québécois de droite ne prouve mieux que les idées politiques colligées par Chevrier et consorts ne sont ni uniformes ni soumises à des exigences égalitaires et démocratiques absolues.

Féru de vertu antique, d'ordre, de tradition, nos commentateurs soutiennent, en évoquant le XVI^e siècle européen, que «le Florentin Machiavel a formulé la vision la plus origi-

nale et la plus radicale pour son époque d'un républicanisme fondé sur une réinterprétation de l'héritage romain». Ils sont sûrement conscients que le culte du passé lointain les éloigne des meilleurs textes de l'anthologie.

Loin d'opposer le républicanisme au libéralisme, comme Chevrier et ses collègues s'évertuent à le faire, Arthur Buies (1840-1901) identifie l'idéal de la république à celui de la «liberté moderne» et juge celle-ci «inséparable de la fraternité», la distinguant de la «liberté antique», cette «marâtre pleine d'égoïsme et de tyrannie». À la différence des anthologistes, au républicanisme très élastique allant de la tolérance à l'autoritarisme, il opte pour la république libérale.

Il ne faut pas réduire le libéralisme, à l'instar de Chevrier et consorts, à l'une de ses contrefaçons (celle que Pierre

Elliott Trudeau défendait) ou à une monstruosité, comme le prétendu néolibéralisme qui, Noam Chomsky sait le montrer, trahit le libéralisme d'Adam Smith (XVIII^e siècle). Dans l'anthologie, Louis Fréchette (1839-1908) ne peut mieux dire lorsqu'il qualifie d'«acte de foi libérale» l'adhésion, en 1890, de ses compatriotes progressistes aux «institutions républicaines» de la France.

La république libérale vise un bien plus vital que la vertu: la liberté.

Collaborateur
Le Devoir

DE LA RÉPUBLIQUE EN AMÉRIQUE FRANÇAISE
Marc Chevrier, Louis-Georges Harvey, Stéphane Kelly et Samuel Trudeau
Septentrion
Québec, 2013, 538 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 15 au 21 juillet 2013

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT N° DE SEMAINES

▼ Romans québécois		
1	Saccages	Christine Brouillet/Courte échelle 1/6
2	Lit double • Tome 2	Janette Bertrand/Libre Expression 3/8
3	man	Kim Thuy/Libre Expression 2/16
4	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies 5/37
5	Lit double	Janette Bertrand/Libre Expression 7/8
6	Souvenirs de la banlieue • Tome 5 Tante Irma	Rosette Laberge/Les Éditions réunies 4/6
7	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles 6/38
8	Souvenirs de la banlieue • Tome 3 Sonia	Rosette Laberge/Les Éditions réunies 9/5
9	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 7 Le conquérant	Anne Robillard/Wellan -/1
10	Souvenirs de la banlieue • Tome 4 Junior	Rosette Laberge/Les Éditions réunies 10/20

▼ Romans étrangers		
1	Inferno	Dan Brown/Lattès 1/8
2	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès 2/24
3	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès 3/28
4	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 4/42
5	Le cinquième témoin	Michael Connelly/Calmann-Lévy 5/6
6	Secret d'été	Elin Hilderbrand/Lattès 6/6
7	Demain	Guillaume Musso/XO 7/19
8	Le manipulateur	John Grisham/Robert Laffont 9/2
9	Une chanson douce	Mary Higgins Clark/Albin Michel 10/9
10	Un sentiment plus fort que la peur	Marc Levy/Robert Laffont Versilio 8/3

▼ Essais québécois		
1	Bordeaux. L'histoire d'une prison	Sébastien Bossé Chantal Bouchard/Au carré 1/3
2	La bataille de Londres	Frédéric Bastien/Boréal 2/15
3	Journal d'un écrivain en pyjama	Dany Laferrière/Mémoire d'encrier 3/23
4	À brûle-pourpoint	Normand Lester/Intouchables 6/17
5	Libérez-nous des syndicats!	Eric Duhaime/Genex -/1
6	Vieillesse avec grâce	Denise Bombardier/Homme 4/23
7	Démocratie. Histoire politique d'un mot	Francis Dupuis-Déri/Lux -/1
8	Gouvernance. Le management totalitaire	Alain Deneault/Lux -/1
9	Assez c'est assez! Pourquoi et comment le monde...	Louis Lallier/Carle blanche 10/3
10	Charles Siros, l'homme derrière François Legault	Richard Le Hir/Michel Brûlé -/1

▼ Essais étrangers		
1	Vers un nouvel ordre du monde	Gérard Chaliand/Seuil -/1
2	Les lois fondamentales de la stupidité humaine	Carlo M. Cipolla/PUF 5/2
3	Théorie du drone	Grégoire Chamayou/la Fabrique -/1
4	Les tweets sont des chats	Bernard Pivot/Albin Michel 4/4
5	Repenser le vieillissement	Nortin M. Hadler/PUL 9/13
6	Notre troisième cerveau. La nouvelle révolution psychologique	Jean-Michel Oughourlian/Albin Michel 3/7
7	Nous voulons tous mourir dans la dignité	Marie de Hennezel/Robert Laffont Versilio -/1
8	Peut-on encore sauver l'Église?	Hans Küng/Seuil -/1
9	Palestine. L'état de siège	Noam Chomsky Ilan Pappé/Galaade -/1
10	Les animaux aussi ont des droits	B. Cyrulnik E. de Fontenay P. Singer/Seuil 8/4

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.